

# Le territoire comme utopie : le Birobidjan

**KSENIJA DJORDJEVIC LÉONARD**

Université Paul-Valéry Montpellier 3 (France)

**Résumé :** Notre contribution se propose de réfléchir à la manière dont les habitants du Birobidjan – territoire autonome juif en Russie, créé en 1934 par Staline – s'approprient cet espace que certains historiens ont, en leur temps, considéré comme une fiction, mais qui a résisté au temps malgré les vicissitudes de l'histoire, et expriment leur sentiment d'appartenance collective. Notre méthodologie consiste à interroger un témoin peu ordinaire : l'hebdomadaire bilingue (russe – yiddish) *L'Étoile du Birobidjan*, qui a fêté, en 2020, 90 ans d'existence. Nous verrons que, à défaut de pouvoir s'identifier au judaïsme, les Birobidjanais semblent adhérer à une certaine judéité, symbolisée par la langue et le territoire, mais aussi par le sentiment « subjectif » de représenter une singularité. C'est du point de vue de cette singularité ressentie que nous questionnons la relation entre langue et territoire, tant du point de vue idéologique et historiographique que sociolinguistique.

**Mots-clés :** Birobidjan ; conflit ; contact ; judéité ; langue ; russe ; Russie ; territoire ; utopie ; yiddish.

**Abstract:** Our contribution deals with the intricate issue of how the inhabitants of Birobidjan – a Jewish autonomous territory in Russia, created in 1934 by Stalin – consider this space as their own, although some historians would call it a mere fiction. The Birobidjanese have held on through time, despite the vicissitudes of history, and express their sense of collective belonging. In order to explore this topic, our methodology consists in analyzing the bilingual (Russian-Yiddish) weekly *The Birobidjan Star*, which celebrated its 90<sup>th</sup> anniversary in 2020. We will see that although Birobidjanese people cannot identify themselves with Judaism, they seem to adhere to a certain sense of Jewishness, symbolized by the Yiddish language and the territory, but also by the “subjective” feeling of representing a singularity. It is from the point of view of this alleged singularity that we question the relationship between language and territory, both from an ideological or historiographical and sociolinguistic standpoint.

**Keywords:** Birobidjan; conflict; contact; Judaism; language; Russia; Russian; territory; utopia; Yiddish.

Avec son couteau, Staline nous a montré une étendue de steppe aussi vaste que l'Ukraine le long du fleuve Amour. Sur la frontière mandchoue. Quelques baraques de bois pour faire un village. Voilà ce que c'était, le Birobidjan. Un nulle part comme il y en a partout en Sibérie, à huit cents kilomètres de Vladivostok<sup>1</sup>.

## Introduction

L'Oblast autonome juif, ou le Birobidjan<sup>2</sup>, sur la rive gauche du fleuve Amour en Sibérie orientale, avait été créé par Staline en 1934<sup>3</sup>, aux confins de la Chine, suivant le principe nationalitaire « une langue – une nation ». À partir du moment où les Juifs soviétiques étaient considérés comme une « nation » – ou plus précisément, dans la terminologie locale, comme une « nationalité<sup>4</sup> » –, dotée d'une langue propre, le yiddish, et susceptibles d'être loyaux à l'idée communiste, laïque, et non pas comme une communauté se définissant par la religion, autour de l'hébreu, il ne manquait plus qu'un territoire pour que ceux-ci fassent pleinement partie de la grande « famille » soviétique. Plusieurs lieux ont été proposés<sup>5</sup>, mais c'est l'Extrême-Orient, une zone frontalière sensible, très éloignée des grands centres intellectuels du pays (Moscou et Saint-Petersbourg), que le pouvoir a

<sup>1</sup> Marek Halter, *L'inconnue de Birobidjan*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2012, p. 48.

<sup>2</sup> Le nom de la ville principale est utilisé également pour la région dans son ensemble. Il s'agit d'un nom composite formé avec les noms de deux rivières qui traversent la région : Bira et Bidjan.

<sup>3</sup> Il fait suite à la création d'un district national juif en 1928.

<sup>4</sup> Si l'appartenance nationale est au cœur de la définition de la nationalité, la définition d'une nation est plus complexe, car le terme est souvent utilisé, dans les pays de l'Est, comme synonyme de tout peuple constitutif d'une fédération. On se souvient de la célèbre définition de Staline : « Une nation est une communauté de personnes stable historiquement constituée, née sur la base d'une communauté de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique, qui se traduit en une communauté de culture » (Staline, 1913, cité par Patrick Sériot, « La pensée ethniciste en URSS et en Russie post-soviétique », *Strates* 12, 2006, <http://journals.openedition.org/strates/2222>). Aux Juifs, il ne manquait qu'un territoire, selon cette conception.

<sup>5</sup> Le Caucase et la Crimée notamment. Voir Patrick Braun et Jean Sanitas, *Le Birobidjan. Une terre juive en URSS*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1989, p. 65.

choisi pour construire la « terre promise » soviétique imaginée pour les Juifs, bien avant la création de l'État d'Israël, en 1948.

Notre contribution se propose de réfléchir à la manière dont les habitants du Birobidjan s'approprient cet espace que certains chercheurs ont, en leur temps, considéré comme une fiction artificielle<sup>6</sup>, mais qui a résisté au temps malgré les vicissitudes de l'histoire, et expriment leur sentiment d'appartenance collective. Pour cela, notre méthodologie consistera à interroger un témoin peu ordinaire : l'hebdomadaire bilingue (russe – yiddish) intitulé *L'Étoile du Birobidjan*, qui a fêté, en 2020, ses 90 ans d'existence. Nous nous limiterons à la période récente (2010-2020) et nous lirons – ou interpréterons – ce corpus médiatique en sociolinguiste, en nous concentrant sur l'aspect qualitatif (structure générale, gammes thématiques, mots-clés), sur la base de nos connaissances et de nos travaux sur le monde soviétique et postsoviétique. Nous verrons que, contrairement à ce à quoi l'on pourrait s'y attendre dans une région fortement diglossique, à défaut de pouvoir s'identifier au judaïsme, les habitants semblent adhérer à une certaine judéité, symbolisée par la langue (indépendamment des compétences propres de chacun) et le territoire (dont l'importance stratégique n'est plus à démontrer), mais aussi par le sentiment – subjectif – de représenter une singularité.

C'est du point de vue de cette singularité ressentie que nous questionnerons la relation entre langue et territoire, tant du point de vue idéologique et historiographique que sociolinguistique. En outre, cette singularité et les paradoxes évoqués plus haut font de cette situation une étude de cas qui transcende de manière critique les théories sociolinguistiques aussi bien du contact de langues (relations entre yiddish, hébreu et allemand, puis russe) que du conflit (diglossie, « question juive », etc.), qui formeront notre cadre théorique.

<sup>6</sup> Patrick Braun et Jean Sanitas, écrivaient en 1989 : « Bien des Juifs ont alors souhaité pouvoir s'y rendre pour fonder cette patrie qui leur faisait cruellement défaut et ce, malgré le côté totalement artificiel de cette création, l'absence de toutes racines bibliques et historiques qui la caractérisent. » (*Ibid.*, p. 14).

## 1. Contact / conflit de langues

La question de la nature conflictuelle ou non conflictuelle de toute situation de contact de langues oppose en définitive deux modèles : le modèle bilinguiste ou consensuel au modèle diglossique ou conflictuel, dans lesquels la position de la sociolinguistique suisse affronte la position de la sociolinguistique périphérique ou des chercheurs natifs, par exemple des domaines catalan et occitan, qui considèrent le conflit comme « moteur de la situation diglossique et de la dynamique qu'elle engendre<sup>7</sup> ».

En effet, le terme de « contact de langues » se réfère à une situation dans laquelle les groupes de locuteurs ont été ou sont amenés à utiliser deux ou plusieurs langues au cours de l'histoire ou dans la vie quotidienne, de manière plus ou moins sectorialisée ou territorialisée. On doit la conception ou l'acception stable et consensuelle du contact de langues à la sociolinguistique suisse, confrontée de fait au plurilinguisme et aux migrations externes et internes. Pour Georges Lüdi, « il est [...] important de renoncer à réduire la diglossie à sa dimension conflictuelle<sup>8</sup> ». Prenant comme exemple la Suisse, il souligne qu'il n'y a pas différence de prestige entre, par exemple, les deux variétés allemandes parlées en Suisse, toutes les couches sociales emploient le dialecte dans leur vie sociale, familiale et professionnelle, au même titre que l'allemand standard.

La diglossie a donné lieu à la problématique des « conflits linguistiques ». Cette expression est utilisée pour caractériser la diglossie non pas comme une situation stable mais comme un conflit potentiel ou déclaré entre les langues en présence. Pour Georg Kremnitz,

Il y a conflit linguistique quand deux langues clairement différenciées s'affrontent, l'une comme politiquement dominante (emploi officiel, public) et l'autre comme politiquement dominée. Les formes de la domination vont de celles qui sont clairement répressives (telles que

<sup>7</sup> Henri Boyer, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod, 2017, p. 75.

<sup>8</sup> Georges Lüdi, « Un modèle consensuel de la diglossie », dans Marinette Matthey (dir.), *Les langues et leurs images*, Neuchâtel, IRDP, 1997, p. 92.

l'État espagnol les a pratiquées sous le franquisme) jusqu'à celles qui sont tolérantes sur le plan politique et dont la force répressive est essentiellement idéologique (comme celles que pratiquent les États français et italien)<sup>9</sup>.

La « diglossie comme conflit » est défendue, dans les années 1970, par des sociolinguistes « natifs » de l'aire catalanophone (par exemple, Lluís Aracil, Rafael Ninyoles et Francesc Vallverdú), la sociolinguistique occitane et les créolistes. Ils considèrent que les situations de coexistence entre les langues ne sont pas statiques et équilibrées et que lorsque deux langues se trouvent en contact au sein d'une communauté linguistique, le conflit est inévitable, car il s'y opère une dynamique entre la langue dominante et la langue dominée. Pour l'étudier, la dimension historique est nécessairement jointe à la dimension synchronique.

Or, comme nous le verrons, la situation du yiddish au Birobidjan transcende de manière critique les théories sociolinguistiques du contact et du conflit de langues. Car dans cette configuration sociolinguistique, comment qualifier le dominant et le dominé, ou le minorant et le minorisé ? Tout se passe plutôt comme si le yiddish du Birobidjan fonctionnait à la façon d'un instrument ou d'un faire-valoir *de jure*, en quelque sorte, d'une politique soviétique des nationalités, mais aussi *de facto* comme un îlot d'aménagement linguistique additif dans un océan d'aménagement soustractif (assimilation aussi verticale qu'inexorable de nombreuses langues des républiques et des oblasts sous la pression du russe, campagnes de répression et de déportation de l'ère stalinienne contre les « peuples punis », ou dans le cadre de l'industrialisation et de la collectivisation agricole, etc.). Dans cette configuration, la situation du Birobidjan faisait figure, sur le plan dialectique, de contrepoint ou d'antithèse à des situations de conflit. Les contacts entre yiddish, hébreu et allemand, ainsi qu'avec le russe, font en outre de la variété ou norme yiddish promue un objet linguistique difficile à élaborer et à planifier, tant dans son corpus que pour son intégration sociale dans les

<sup>9</sup> Georg Kremnitz, « Du 'bilinguisme' au 'conflit linguistique'. Cheminement de termes et de concepts », *Langages* n° 61, 1981, p. 65-66.

répertoires sociolinguistiques de la population locale. Si conflit il y a, il mobilise à la fois les notions de diglossie (mais non plus seulement du yiddish face à l'allemand, sous forme de diglossie fergusonienne : plutôt du yiddish au russe, dans une dynamique diglossique fishmanienne), de la « question juive », de la géopolitique du faire et du paraître, sur le plan international. Et surtout, on est face à une entreprise de construction et de reconstruction d'une situation sociolinguistique juive à travers un vecteur connoté, sur le plan historique – le yiddish – mais, du point de vue qui nous intéresse ici, de manière à la fois déterritorialisée et reterritorialisée, comme « sous cloche » à grande distance de la matrice diglossique fergusonienne (l'Europe centrale), et à grande distance du territoire juif de référence – le Proche-Orient.

## 2. Le Birobidjan : ses langues, son territoire

Si, pour les Juifs, la principale langue de l'écrit et des textes religieux a toujours été l'hébreu, la diaspora juive a développé plusieurs langues véhiculaires. Parmi ces langues, les plus connues sont le judéo-espagnol et le yiddish<sup>10</sup>. Le yiddish est une langue germanique, qui s'est développée, depuis le Moyen Âge, sous une forte influence de l'allemand, au sein de la communauté formée par les Juifs d'Europe centrale et orientale. Son originalité tient au fait que, malgré son substrat germanique et les emprunts aux langues slaves, elle utilise l'alphabet hébreu à l'écrit. C'est dans cet alphabet qu'une littérature riche et diversifiée a été créée, et que la langue s'est diffusée dans toute l'Europe et au-delà : « À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, près de quatre-vingt-dix pour cent des Juifs sur la planète étaient ashkénazes, et la plupart parlaient yiddish. Puis, l'Holocauste réduisit la langue en cendres<sup>11</sup> ». En effet, le

<sup>10</sup> D'autres variétés peuvent également être signalées : le judéo-marocain ou le judéo-tunisien en Afrique, le krymchak ou le judéo-tatar en Russie, le bukharan ou le judéo-tadjik au Tadjikistan, le dzhidi ou le judéo-persan en Iran, le yahoudique ou le judéo-irakien, etc. : « la diaspora juive montre ce que peut devenir un bilinguisme imposé par la dispersion d'une communauté à travers le monde » (Roland Breton, *Atlas des langues du monde*, Paris, Autrement, 2003, p. 45).

<sup>11</sup> Marc Abley, *Parlez-vous boro ? Voyage au pays des langues menacées*, Montréal, Éditions du Boréal, 2006, p. 269.

nombre de locuteurs du yiddish baisse, après la guerre, de onze millions environ à un million, et il passe au stade de « langue post-vernaculaire<sup>12</sup> ».

Mais les horreurs de la guerre n'ont pas anéanti complètement la langue. Elle a continué à être parlée par les Juifs déplacés dans le monde entier, sans jamais véritablement acquérir ses lettres de noblesse. C'était déjà le cas au 18<sup>e</sup> siècle, à l'époque des Lumières, tout comme après la création de l'État d'Israël : dans les deux cas, le yiddish a été abandonné au profit de l'allemand (au sein du mouvement culturel *Haskala*), ou de l'hébreu (en Israël). Le yiddish n'a pas réussi à s'imposer à l'ensemble de la communauté. Cette langue de l'exil, « calquée sur l'allemand mais écrite en caractères hébraïques » était rejetée par les sionistes séduits par le projet de résurrection de l'hébreu, car elle était « le reflet parfait d'un monde juif qui avait conservé une expression juive mais dont le contenu était irrémédiablement 'étranger'<sup>13</sup> ».

Si, comme l'écrit Claude Hagège, le yiddish était déjà moribond à la fin de la Seconde Guerre mondiale, et que le projet de création d'un État juif au Proche-Orient misait sur l'officialisation de l'hébreu – revitalisé à partir de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle –, il survit malgré tout à travers un milieu associatif très dense, particulièrement actif vers le dernier tiers du 20<sup>e</sup> siècle, aussi bien en Israël que, par exemple, aux États-Unis. Son avenir reste tout de même incertain : « Une volonté existe de rendre une vie réelle au yidiche. Le XXI<sup>e</sup> siècle dira si cet embryon de renaissance annonçait un retour, ou si ce n'était qu'un rêve<sup>14</sup> ». Parler d'une renaissance est certainement encore prématuré, même s'il « n'en reste pas moins que des entreprises

<sup>12</sup> Jeffrey Shandler, *Adventures in Yiddishland: Postvernacular Language & Culture*, Berkeley, Los Angeles - London, University of California Press, 2006, p. 22.

<sup>13</sup> Alain Dieckhoff, « L'invention de l'hébreu, langue du quotidien national », dans Denis Lacorne et Tony Judt (dir.), *La Politique de Babel*, Paris, Karthala, 2002, p. 268.

<sup>14</sup> Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 326-327.

de revitalisation voient le jour<sup>15</sup> ». Dans le domaine de l'édition, si l'on s'en tient à ce qu'écrit Caroline Puaud, la reprise ne prend pas vraiment pour deux raisons au moins : « d'une part, il reste aujourd'hui très peu d'écrivains dont le yiddish est la langue maternelle ; d'autre part, malgré l'intérêt croissant pour la langue yiddish, le lectorat reste très limité<sup>16</sup> ».

Ce retour du yiddish, certes plutôt timide, peut également être observé au Birobidjan, qui, lors de sa création en 1934, avait précisément déclaré cette langue comme officielle ou plutôt co-officielle :

Le yiddish était utilisé au Birobidjan, mais jamais exclusivement, pour des publications gouvernementales et des avis officiels, dans l'éducation primaire et secondaire, pour des publications telles que revues, livres et presse, annonces publiques, signalétique urbaine, événements publics et radiodiffusion. Il partageait cette fonction avec le russe pour toutes les applications mentionnées plus haut. Il n'existait aucune obligation d'utiliser « seulement le yiddish » et le russe était en réalité la seule langue permise pour toute communication verbale ou écrite à destination ou en provenance des autorités soviétiques de Moscou<sup>17</sup>.

À cette époque, en effet, et dans les années qui ont suivi, de nombreuses publications, littéraires ou journalistiques, en yiddish, ont vu le jour<sup>18</sup>. Le yiddish s'est imposé aux Juifs soviétiques

<sup>15</sup> Magali Cécile Bertrand, *L'enseignement du yiddish en France. Subjectivité et désirs de langue*, Paris, L'Harmattan, 2021, p. 7.

<sup>16</sup> Caroline Puaud, « La diffusion de la poésie yiddish dans l'espace germanophone. Le cas des éditions bilingues », dans Nathalie Carré et Raphaël Thierry (coord.), *Langues minorées*, Bibliodiversity, 2020, p. 46.

<sup>17</sup> Joshua A. Fishman, « États du yiddish : les différents types de reconnaissance, gouvernementale ou non gouvernementale », *Droit et cultures*, vol. 63, n° 1, 2012, <http://journals.openedition.org/droitcultures/2861>.

<sup>18</sup> Cet essor littéraire ne fit pas long feu : « En 1948, une soixantaine de livres en langue yiddish furent publiés en Union soviétique ; au cours de la décennie suivante, il n'y en eut aucun. En août 1952, Staline ordonna l'exécution de quelques-uns des plus grands écrivains yiddish. » (Marc Abley, *op. cit.*, p. 270). Les publications qui ont vu le jour ont été pourtant de qualité : « Lorsque le "grand-frère" avait besoin du yiddish, rien n'était trop cher. Lorsque ce n'était pas le cas, pratiquement aucune publication yiddish n'était alors autorisée et tant les lecteurs que les auteurs étaient de temps à autre "découragés" par des sanctions gouvernementales drastiques » (Joshua Fishman, *op. cit.*).

parce qu'il s'insérait dans l'idéologie officielle, même si certains lui ont préféré le russe<sup>19</sup>. Comme le rappelle Milan Subotić, cette langue a contenté aussi bien les structures du pouvoir que les intellectuels juifs, car elle était vue comme la langue du peuple, des gens ordinaires – sans être pour autant prolétaires –, à la différence de l'hébreu, parlé par les rabbins et les sionistes<sup>20</sup>. L'Extrême-Orient, zone peu habitée, est apparu comme une solution viable pour le regroupement et l'installation définitive des Juifs yiddishophones. L'article de Milan Subotić regorge de détails intéressants sur la réalisation – et les obstacles – de cette colonisation : la précipitation, le manque d'infrastructures, le non assainissement des sols de la taïga, le manque d'eau potable, les conditions climatiques, les moyens financiers insuffisants et, enfin, le manque d'enthousiasme des Juifs de l'étranger pour s'installer sur cette « terre promise » soviétique<sup>21</sup>. Robert Weinberg souligne également que « les dures réalités de la vie quotidienne [...] contrastaient fortement avec les promesses<sup>22</sup> ». Toutes ces raisons, accompagnées par un changement de la politique communiste vis-à-vis de cette population, mais aussi la création d'un « vrai » État juif en Israël, en 1948, ont stoppé, dans les années 1950, le développement de la région juive, telle qu'imaginée à sa création, et la « déyiddishisation » a commencé<sup>23</sup>.

Que reste-t-il aujourd'hui, pratiquement un siècle plus tard, de cette utopie de l'ère stalinienne ? Selon le dernier recensement russe publié de 2010, au total 156 801 personnes se sont déclarées comme Juifs en Fédération de Russie, tandis que 5 802 personnes ont déclaré parler l'hébreu, et 1 683 le yid-

<sup>19</sup> Comme l'écrit Zvi Gitelman dans sa préface de l'ouvrage de Robert Weinberg, « l'idée d'un territoire – comme le Birobidjan – où le yiddish serait la langue dominante présentait un attrait limité pour les Juifs soviétiques » (Robert Weinberg, *Le Birobidjan 1928-1996. L'histoire oubliée de l'« État juif » fondé par Staline*, Paris, Autrement, 2000, p. 15), si bien que « l'acculturation vers le russe était pratiquement inévitable » (*Ibid.*, p. 100).

<sup>20</sup> Milan Subotić, « Projekt Birobidžan : 'Obećana zemlja' u 'Sovjetskoj komunalki' », *Reč*, n° 84/29, Beograd, Fabrika knjiga, 2013, p. 162.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 170-172.

<sup>22</sup> Robert Weinberg, *op. cit.*, p. 36.

<sup>23</sup> Patrick Braun et Jean Sanitas, *op. cit.*, p. 117.

dish<sup>24</sup>. Dans la région du Birobidjan, les Juifs représentent seulement 1% de la population aujourd'hui ; à la fin des années 1930, ils avoisinaient un quart de la population<sup>25</sup>, mais nombreux sont ceux qui, déçus par la « terre promise », ont rapidement quitté la région, parfois pour des villes proches comme Khabarovsk, laissant le terrain aux non-Juifs, plus désireux de travailler la terre et de s'y installer. Il paraît évident que, en l'absence de Juifs et de locuteurs de yiddish, l'idée est condamnée à l'échec :

Réduite à une simple curiosité, l'« Oblast autonome juif » représente une source d'inspiration pour le tournage de films documentaires, amers et nostalgiques, du crash d'une idée utopique, et un objet d'intérêt pour les chercheurs russes et soviétiques travaillant sur le judaïsme, dans leur lutte contre l'oubli<sup>26</sup>.

Cependant, les médias évoquent quelques changements à date récente. On observe même, par-ci par-là, quelques réinstallations de Juifs ex-soviétiques revenus d'Israël, qui contribuent à redynamiser la région. Parmi les infrastructures émergentes, on peut signaler : « école du dimanche, clubs de jeunes ou du troisième âge, troupe de danse, théâtre juif, journal en yiddish, chorale et festival de la culture juive<sup>27</sup> ».

La synagogue, construite en bois et brûlée en 1956<sup>28</sup>, a été également rénovée, et un rabbin envoyé d'Israël y officie, non sans difficultés<sup>29</sup>. Même si la laïcité l'a depuis longtemps emporté sur

<sup>24</sup> Cf. Всероссийская перепись населения 2010 года, <http://www.perepis-2010.ru/>.

<sup>25</sup> Аверина, Ю.Н. et В.Н. Никитенко, « 'Идиш-сообщества' в социальном пространстве Еврейской автономной области », *Региональные проблемы*, Т.15, n° 2, Биробиджан, 2012, p. 64.

<sup>26</sup> [Svedena na kuriozitet, "Jevrejska autonomna oblast" predstavlja inspiraciju za snimanje gorko-nostalgicnih dokumentaraca o slomu jedne utopijske zamisli, kao i predmet interesovanja istoričara ruskog i sovjetskog jevrejstva u njihovoj borbi protiv zaborava.]. Milan Subotić, *op. cit.*, p. 150.

<sup>27</sup> Voir Lorraine Millot, « Enquête. Les revenants du Birobidjan », 2004, [https://www.liberation.fr/grand-angle/2004/11/08/les-revenants-du-birobidjan\\_498729/](https://www.liberation.fr/grand-angle/2004/11/08/les-revenants-du-birobidjan_498729/).

<sup>28</sup> Robert Weinberg, *op. cit.*, p. 117.

<sup>29</sup> Selon Lorraine Millot, « [...] le rabbin se retrouve face à une communauté laminée par soixante-dix ans de communisme et d'athéisme combattant. Le

la pratique religieuse, les activités développées par et autour de la synagogue occupent une place importante au sein de la population. Le journal *L'Étoile du Birobidjan*, qui s'appuie sur une longue tradition, existe encore, sous sa forme bilingue (russe-yiddish) – nous y reviendrons dans la section suivante. Le Centre culturel est très actif, tout comme le théâtre ou encore la bibliothèque. De nombreuses organisations et associations œuvrent dans la ville de Birobidjan et dans toute la région : « Les associations juives, contribuent à la préservation de l'identité ethnique, et remplissent la fonction culturelle, religieuse, sociale et politique. Leur tâche principale est la sauvegarde, le développement et la reproduction de la spécificité ethnoculturelle<sup>30</sup> ».

La télévision locale valorise le patrimoine, à travers des émissions spécialisées. Au Birobidjan, le yiddish est, certes, peu parlé, mais beaucoup enseigné, aussi bien aux enfants qu'aux adultes intéressés. À l'école, les enfants apprennent le yiddish, sans forcément être de culture juive. À l'université, des cours sont proposés également. Même si seuls les plus anciens de cette communauté de quelques milliers personnes à peine parlent encore la langue, le territoire existe encore, en tant que l'une des composantes de la complexe organisation administrative russe, et a toujours pour vocation d'être une « terre d'accueil » pour les Juifs de Russie.

---

vendredi soir, au centre même de la communauté, les petits vieux qui se réunissent pour le shabbat ne peuvent pas résister à mettre sur la table une assiette de saucisson de porc, sans lequel un repas en Russie paraît vraiment trop fade. » (*op. cit.*).

<sup>30</sup> [Еврейские сообщества, способствуют сохранению самосознания этнической принадлежности, выполняют культурную, религиозную, социальную и политическую функции. Их основной задачей является сохранение, развитие и воспроизводство этнокультурной специфики.]. С.В. Кутовая et Ю.Н. Аверина, « Еврейские сообщества в системе социально-культурного пространства еврейской автономной области », *Современные исследования социальных проблем*, n° 4 (48), 2015, p. 554.

### 3. Un témoin peu ordinaire : *L'Étoile du Birobidjan*

Le premier numéro du journal *Биробиджанер штерн* a été publié en 1930, et depuis, avec quelques interruptions et réorganisations minimales, il fait figure du principal organe de presse pour les Juifs russophones. En octobre 2020, en pleine pandémie mondiale, le journal fêtait ses neuf décennies d'existence – peu de journaux ou revues en langue minoritaire peuvent se vanter d'une telle longévité.

C'était l'occasion de rappeler son importance pour les Juifs soviétiques, puis russes, mais également pour l'ensemble de la communauté juive : « L'histoire de *L'Étoile du Birobidjan* est inséparable de l'histoire de l'Oblast autonome juif – la première entité administrative juive au monde –, comme de l'histoire des Juifs soviétiques et maintenant russes »<sup>31</sup>.

Le journal *Биробиджанер штерн* est un hebdomadaire de 20 pages, dans sa version actuelle<sup>32</sup>, qui sort tous les mercredis. Tous les numéros sont disponibles en téléchargement libre sur Internet<sup>33</sup>. Le journal est bilingue, mais la proportion des textes en russe et en yiddish n'est pas identique : le russe est la langue prioritaire, tandis que les textes en yiddish sont présents, de manière non systématique, le plus souvent sous forme de traduction de certains textes écrits en russe. Les thèmes abordés portent sur la vie locale : les informations générales côtoient les rubriques consacrées à la vie des habitants, en ville et à la campagne, à l'histoire, à l'éducation, à la littérature, ou encore les rubriques comme « les gens et leur destin », « sur la rue juive », « in memoriam » ; les dernières pages sont consacrées au programme de télévision.

<sup>31</sup> [История « Биробиджанер штерн » неотделима от истории Еврейской автономной области – первого еврейского административного образования в мире – от истории советских, а сейчас и российских евреев.] (*BS*, 28/10/2020). *BS* pour Биробиджанер штерн [Birobidzhaner Shtern], avec la date de publication du numéro. Voir les références pour la liste des articles cités, avec leurs titres complets.

<sup>32</sup> Les numéros plus anciens ont un nombre de pages moindre.

<sup>33</sup> Voir Биробиджанер штерн, <https://www.gazetaeao.ru/birobidzhaner-shtern/>.

Nous avons choisi de procéder par deux mots-clés : « langue » et « territoire » ou, comme nous avons accédé au contenu par la langue russe, par les mots-clés « язык » et « территория ». La recherche par le mot-clé « langue », sans d'autre spécification, a montré rapidement ses limites : de nombreux textes portent sur les langues étrangères enseignées dans les écoles de la région, sur l'anglais, ou encore sur les langues de Russie, et ne sont pas pertinents pour cette recherche, car c'est bien le rapport des habitants au yiddish et sa place au Birobidjan aujourd'hui que nous avons souhaité comprendre. En réduisant la recherche au « yiddish » (« идиш », en russe), le nombre de résultats a été réduit de moitié et l'importance des questions linguistiques est apparue clairement.

Le Birobidjan est présenté comme un potentiel « pays du yiddish », selon les mots du rédacteur de *Yidishland* d'Israël, Velvl Chernin, en déplacement au Birobidjan, qui disait avoir l'impression de passer sans transition d'un pays juif à un autre :

Théoriquement, le Birobidjan pourrait devenir le « pays » du yiddish. C'est là que se trouve sa marque. Mais le Birobidjan, pour un certain nombre de raisons, est resté timide dans ce rôle. Le Birobidjan maintient le yiddish au niveau du symbole – ce qui est certes nécessaire, aussi paradoxal que cela puisse paraître, à mon avis, principalement pour la région elle-même. Cependant, si l'oblast veut conserver son autonomie et ne pas faire partie d'un autre sujet de la fédération, il doit protéger le yiddish<sup>34</sup>.

De nombreux textes informent sur la place et la présence, mais aussi sur la vitalité du yiddish dans la région, comme ceux qui mentionnent la présentation d'une nouvelle publication (par exemple, « Dans la langue de l'amitié<sup>35</sup> », à propos de la parution d'un livre de poèmes pour enfants), la sortie d'un nouveau film

<sup>34</sup> [Теоретически Биробиджан мог бы стать « страной » идиша. Именно здесь это бренд. Но Биробиджан по целому ряду причин в таком качестве состоялся слабо. Биробиджан держит идиш на уровне символа – и это нужно, как ни парадоксально звучит, на мой взгляд, прежде всего самому региону. Если область хочет сохранить свою автономию и не стать частью другого субъекта, то ей надо беречь идиш.] (BS, 28/08/2019).

<sup>35</sup> [На языке дружбы]. (BS, 26/02/2020).

(par exemple, *'Birobidjan' sur le Birobidjan*<sup>36</sup>, à propos du documentaire d'un réalisateur belge présenté dans la capitale), ou annoncent la tenue d'un festival de musique (par exemple, « Que vive le yiddish<sup>37</sup> »). Dans d'autres articles, on se préoccupe de son avenir, en tirant le signal d'alarme comme dans le texte « Tant qu'il n'est pas trop tard<sup>38</sup> », ou en annonçant timidement son retour dans la vie publique : « Le yiddish revient au Birobidjan<sup>39</sup> ».

L'importance des questions linguistiques est visible également à travers les textes qui informent sur le travail de différentes commissions, dont la commission pédagogique censée traduire les noms de rues ou d'arrêts d'autobus. Ce travail est présenté comme un « devoir moral envers ceux qui ont créé notre petite patrie. Et dans cette optique, la proposition de nommer certains des arrêts de bus en yiddish semble plus qu'essentielle<sup>40</sup> ».

La langue yiddish est perçue comme utile et le fait de la parler comme nécessaire si l'on ne veut pas « transformer le Birobidjan en célèbre village de Potemkine<sup>41</sup> ». Cette dernière citation illustre bien les craintes des défenseurs du caractère yiddishophone de l'Oblast autonome juif. En effet, concernant les questions linguistiques, les textes semblent osciller entre deux extrémités : la valorisation de toutes les actions réalisées en yiddish et pour le yiddish, d'une part, et la crainte que « quelqu'un », « là-haut », décide que tout cela n'est pas suffisant et supprime l'autonomie régionale, ce qui impliquerait, une fois de plus, l'attrition de la langue ou de ce qui en reste, d'autre part.

La recherche par le mot-clé « territoire » a également montré ses limites, tant le terme est polysémique et peut être utilisé également dans un sens figuré. Après avoir éliminé les questions

<sup>36</sup> [« Биробиджан » в Биробиджане]. (BS, 08/04/2019).

<sup>37</sup> [Пусть живет идиш]. (BS, 22/12/2010).

<sup>38</sup> [Пока не поздно]. (BS, 25/07/2012).

<sup>39</sup> [Идиш возвращается в Биробиджан]. (BS, 12/08/2018).

<sup>40</sup> [моральный долг перед теми, кто создавал нашу малую родину. И в этом свете предложение именовать некоторые останочные павильоны на идиш выглядит более чем органично.] (BS, 30/10/2020).

<sup>41</sup> [превратить Биробиджан в пресловутую потемкинскую деревню]. (BS, 27/02/2013).

écologiques et celles liées aux périmètres d'action pour tel ou tel sujet (qui revenaient en premier lieu avec le mot-clé « territoire »), nous avons réalisé que la recherche liée à l'appropriation du territoire nécessitait une spécification : « territoire » et « Juif(s) » (« территория » et « Еврей » ou « Евреи », en russe).

L'Oblast autonome juif est vu comme un « facteur réel de la culture juive<sup>42</sup> », malgré le faible pourcentage de la « nation titulaire », ce qui lui vaut, cycliquement, d'être remis en question. Cela s'est produit, par exemple, en 2015, lorsqu'un responsable politique de Moscou l'a défini comme un « anachronisme politique », ce qui a provoqué des réactions dans la presse de la part des travailleurs culturels locaux. Ainsi, Svetlana Tromsa, du Service culturel du gouvernement local, s'est-elle insurgée :

Notre région est unique, avec son mode de vie, ses traditions culturelles et ethniques bien établies. Je dirais même que nous avons, dans la région, un microclimat bien à nous. Si l'Oblast autonome juif rejoint une autre région, nous perdrons notre identité. Aujourd'hui, nous essayons de développer la culture et les traditions juives. De plus, nous organisons des événements auxquels participent des représentants de toutes les nationalités. Aucun conflit n'est à signaler. Après l'unification des régions, nous risquons de perdre tout cela<sup>43</sup>.

Les différentes rencontres et tables rondes organisées ont souvent interpellé les pouvoirs publics afin de bénéficier d'une aide, ou d'un soutien, comme on peut le lire dans cette intervention de Valeriy Gurevich, du Centre de la jeunesse, de la capitale :

Si nous voulons que l'Oblast autonome juif reste autonome, et nous le voulons tous (l'écrasante majorité comprend que peu importe la gravité de la situation économique, il vaut toujours mieux que l'oblast soit autonome), il est nécessaire de soutenir la culture et la tradition juives,

<sup>42</sup> [реальным фактом еврейской культуры]. (BS, 16/09/2020).

<sup>43</sup> [Наш регион самобытный, с определенным укладом жизни, сложившимися культурными и этническими традициями. Я бы даже сказала, что у нас в области есть свой, неповторимый микроклимат. Если ЕАО присоединится к другому региону, мы потеряем нашу самобытность. Сегодня мы стараемся развивать еврейскую культуру, традиции. Кроме того, у нас проходят мероприятия, в которых принимают участие представители всех национальностей. И не возникает никаких конфликтов. После объединения регионов мы рискуем все это утратить.] (BS, 30/01/2015).

de même que la langue qui en fait partie. Notre enthousiasme à lui seul ne suffit pas. En effet, aujourd'hui, nous avons besoin du soutien de l'État pour l'ensemble des activités juives de la région<sup>44</sup>.

La raison d'être et d'exister de manière autonome de l'Oblast juif est bien sa langue, comme le rappelle l'adjointe au maire de la capitale, Lioudmila Kopenkina :

Il est foncièrement injuste que cette langue soit oubliée. Aujourd'hui, nous avons l'occasion d'être en contact avec le yiddish, avec la culture juive. Nous devons faire de notre mieux pour que le yiddish ne meure jamais dans notre région. Tant que la langue est vivante, notre région est vivante<sup>45</sup>.

Le territoire du Birobidjan fait partie des territoires juifs. C'est ainsi que les liens avec Israël, et d'autres pays où vivent les Juifs, sont souvent mentionnés, afin de mettre en avant l'idée de l'existence d'une communauté juive qui ne s'identifie pas seulement à travers un territoire, mais deux. Ainsi, on peut lire, en 2017, les paroles de l'ambassadeur israélien à Moscou, recommandant à ses hôtes de « garder le yiddish » :

L'Israélien moyen en sait peu sur la communauté juive de Russie, sur le Birobidjan. Ce qui se passe ici est admirable, en ce sens que la population non juive du Birobidjan et de la région reconnaît la particularité et le caractère unique de votre région et, j'espère qu'elle en est fière<sup>46</sup>.

<sup>44</sup> [Если мы хотим, чтоб ЕАО осталась самостоятельной, а мы все этого хотим (абсолютное большинство понимает, что, как бы ни было плохо в экономике, все равно лучше, если область будет самостоятельной), надо поддерживать еврейскую культуру, традицию, в том числе язык как часть всего этого. Только нашего энтузиазма недостаточно. Действительно, сегодня нужна государственная поддержка всему еврейскому движению на территории области.] (BS, 04/06/2013).

<sup>45</sup> [Совершенно несправедливо, что этот язык забыт. Сегодня у нас есть возможность соприкоснуться с идишем, с еврейской культурой. Мы должны сделать все возможное, чтобы идиш в нашей области никогда не умирал. Пока жив язык, наша область жива.] (BS, 22/12/2010).

<sup>46</sup> [Средний израильтянин мало что знает о еврействе России, о Биробиджане. То, что здесь происходит, – замечательно в том плане, что нееврейское население Биробиджана и области признает особенность, уникальность вашего региона и, надеюсь, гордится ею.] (BS, 04/12/2017).

On voit à travers ces quelques exemples que, aujourd'hui au Birobidjan, la judéité est fortement incarnée par la langue yiddish, sur le plan symbolique. La compétence linguistique des habitants est variable, et selon toute vraisemblance, peu élevée, si l'on en juge d'après le nombre de textes informant sur les opportunités locales de s'initier au yiddish, mais son importance est reconnue, y compris comme justification de l'existence même du territoire. Robert Weinberg, au début du siècle, faisait le constat que « les composantes linguistique et territoriale de l'identité nationale telles que les énonçaient les responsables politiques dans les années 20 et 30 [étaient] moins importantes que d'autres éléments de l'identité juive<sup>47</sup> ». L'étude de notre corpus montre que, du moins si l'on en juge d'après le contenu du principal organe de presse régional, ce sont bien ces deux éléments qui symbolisent le plus la judéité de cette région inconnue de l'Extrême-Orient russe.

Ce qui interpelle la sociolinguistique contemporaine ici, *a posteriori*, c'est de constater les paradoxes d'une application *stricto sensu* de la doctrine stalinienne du nécessaire corrélat entre langue et territoire (mais pas seulement, puisque la religion peut entrer en compte) pour fonder nation et, chaque fois que possible, la nationalité. Près d'un siècle plus tard, après la fondation de ce construit nationalitaire qu'est le Birobidjan, on voit que l'enveloppe formelle s'est en grande partie vidée de sa substance réelle, en termes de pratiques langagières. Mais à la surface de la société locale, la qualité ethnonationale subsiste, à travers l'usage emblématique et surtout symbolique de la langue – le yiddish. Bilinguisme avec diglossie, ou bilinguisme sans diglossie ? Il est difficile de statuer, même s'il est patent que la première tendance a dû agir depuis le début, dans la longue durée de ce statut d'autonomie territoriale, sous dominance du russe, tandis que la deuxième tendance reste ce qu'elle a toujours été, depuis la fondation de cette entité : un vœu pieu.

<sup>47</sup> Robert Weinberg, *op. cit.*, p. 125.

## Conclusion

Cette étude de cas constitue l'illustration extrême, en quelque sorte, de l'émergence, des contingences et du devenir d'une construction utopique planifiée « de par en haut », dans le cadre d'une idéologie dont on connaît la teneur autoritaire et paternaliste, à partir de l'équation essentialiste entre langue et nation. Au Birobidjan, « rien n'a marché comme prévu, mais le yiddish [...] est en train de devenir la langue non pas d'un État, mais d'un territoire », écrivaient Braun et Sanitas au moment de la Perestroïka<sup>48</sup>.

Il serait intéressant de comparer la résilience du yiddish dans une situation aussi artificielle à celle que l'on peut trouver encore aujourd'hui dans les communautés juives yiddishophones d'Argentine ou de la côte est des États-Unis. Malgré la résistance, la résilience et peut-être aussi un timide « retour » du yiddish au Birobidjan, on ne peut pas parler pour autant d'une revitalisation, mais plutôt d'une forme de reconstruction à teneur utopique. De tels contrepoints permettent de réfléchir aux contrastes entre situations et praxis différentes, afin d'éviter les amalgames, et de ne pas trop rapidement qualifier d'utopies les initiatives de revitalisation – à moins de parler d'utopies réalisables dans le sens friedmanien<sup>49</sup> ; or la situation décrite ici contrevient aux prémices de cette notion (il faut pour cela que la « solution technique », comme la fondation d'un oblast, émane de la population concernée, qui se l'approprie et la développe, sans contrôle paternaliste, ou sans intervention verticale).

D'un point de vue sociolinguistique, la lecture de notre corpus laisse entrevoir ici le paradoxe de l'« exemplarité du contre-exemple », en quelque sorte – et ce, dans une logique dialectique imparable. Car, en effet, le cas du Birobidjan a tout du contre-exemple d'une relation « naturelle » ou symbiotique d'une population en lien avec un territoire, en passant par la légiti-

<sup>48</sup> Patrick Braun et Jean Sanitas, *op. cit.*, p. 221.

<sup>49</sup> Voir Yona Friedman, *Utopies réalisables*, Paris, Christian Bourgois, 1975.

tion d'une langue propre, tant comme élément emblématique que comme vecteur de communication. La délimitation du territoire est décidée verticalement, de manière purement technocratique, par un pouvoir autoritaire, selon une intentionnalité géostratégique au fond peu empathique vis-à-vis de la condition juive. La figure de Staline, certes romancée, traçant au couteau sur une carte le territoire à délimiter est significative de cette démarche. Et pourtant, les aléas de l'histoire et les jeux de pouvoir, entre « la base » et le « sommet », ou la société civile et les pouvoirs publics, au fil du temps, donnent peu à peu corps à ce territoire, et confèrent de plus en plus une valeur stratégique à la langue, en relation avec ce territoire. On voit donc, quasiment *in vitro*, prendre forme la dynamique d'agentivité d'une communauté linguistique dont le yiddish s'avère être, *a posteriori* après avoir été défini et imposé *a priori*, une ressource, un emblème ou un référent identitaire vital.

Bel exemple d'une situation d'« émergence sociolinguistique » – à défaut d'« individuation sociolinguistique » –, à travers une histoire récente caractérisée, depuis la création de ce territoire, par des transitions multiples.

## Références

- Аверина, Ю.Н. et В.Н. Никитенко, « 'Идиш-сообщества' в социальном пространстве Еврейской автономной области », *Региональные проблемы*, Т.15, n° 2, Биробиджан, 2012, p. 62-66.
- Abley, Marc, *Parlez-vous boro ? Voyage au pays des langues menacées*, Montréal, Éditions du Boréal, 2006.
- Всероссийская перепись населения 2010 года, <http://www.perepis-2010.ru/>, consulté le 11 juillet 2021.
- Bertrand, Magali Cécile, *L'enseignement du yiddish en France. Subjectivité et désirs de langue*, Paris, L'Harmattan, 2021.
- Биробиджанер штерн, <https://www.gazetaeo.ru/birobidzhaner-shtern/>, consulté le 11 juillet 2021.
- Boyer, Henri, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Dunod, 2017.
- Braun, Patrick et Jean Sanitas, *Le Birobidjan. Une terre juive en URSS*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1989.
- Breton, Roland, *Atlas des langues du monde*, Paris, Autrement, 2003.
- Dieckhoff, Alain, « L'invention de l'hébreu, langue du quotidien national », dans Denis Lacorne et Tony Judt (dir.), *La Politique de Babel*, Paris, Karthala, 2002, p. 261-276.
- Fishman, Joshua A., « États du yiddish : les différents types de reconnaissance, gouvernementale ou non gouvernementale », *Droit et cultures*, vol. 63, n° 1, 2012, <http://journals.openedition.org/droitcultures/2861>, consulté le 10 avril 2021.
- Friedman, Yona, *Utopies réalisables*, Paris, Christian Bourgois, 1975.
- Hagège, Claude, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, 2012.
- Halter, Marek, *L'inconnue de Birobidjan*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2012.
- Kremnitz, Georg, « Du 'bilinguisme' au 'conflit linguistique'. Cheminement de termes et de concepts », *Langages*, n° 61, 1981, p. 63-74.
- Кутовая, С.В. et Ю.Н. Аверина, « Еврейские сообщества в системе социально-культурного пространства еврейской автономной области », *Современные исследования социальных проблем*, n° 4 (48), 2015, p. 549-558.
- Lüdi, Georges, « Un modèle consensuel de la diglossie », dans Marinette Matthey (dir.), *Les langues et leurs images*, Neuchâtel, IRDP, 1997, p. 88-93.

- Millot, Lorraine, « Enquête. Les revenants du Birobidjan », 2004, [https://www.liberation.fr/grand-angle/2004/11/08/les-revenants-du-birobidjan\\_498729/](https://www.liberation.fr/grand-angle/2004/11/08/les-revenants-du-birobidjan_498729/), consulté le 11 juillet 2021.
- Puaud, Caroline, « La diffusion de la poésie yiddish dans l'espace germanophone. Le cas des éditions bilingues », dans Nathalie Carré et Raphaël Thierry (coord.), *Langues minorées*, Bibliodiversity, 2020, p. 44-59.
- Sériot, Patrick, « La pensée ethnociste en URSS et en Russie post-soviétique », *Strates*, 12, 2006, <http://journals.openedition.org/strates/2222>, consulté le 12 avril 2021.
- Shandler, Jeffrey, *Adventures in Yiddishland: Postvernacular Language & Culture*, Berkeley, Los Angeles - London, University of California Press, 2006.
- Subotić, Milan, « Projekt Birobidžan : 'Obećana zemlja' u 'Sovjetskoj komunalki' », *Reč*, n° 84/29, Beograd, Fabrika knjiga, 2013, p. 149-184.
- Weinberg, Robert, *Le Birobidjan 1928-1996. L'histoire oubliée de l'«État juif» fondé par Staline*, Paris, Autrement, 2000.

### Articles de *L'Étoile de Birobidjan* cités

- Антонов, Виктор, « 'Биробиджан' в Биробиджане », 08/04/2019.
- Бокшицкая, А.В., « Уважаемая редакция газеты 'Биробиджанер штерн' ! », 28/10/2020.
- « Кому он нужен, этот идиш? », 27/02/2013.
- Мизрахи, Яэль, « Идиш возвращается в Биробиджан », 12/09/2018.
- Новикова, Юлия, « Биробиджан мог бы стать 'страной' идиша », 28/08/2019.
- Новикова, Юлия, « На языке дружбы », 26/02/2020.
- Новикова, Юлия, « Биробиджан остается реальным фактом еврейской культуры », 16/09/2012.
- Новикова, Юлия, « Территория споров », 30/01/2015.
- « Пока не поздно », 25/07/2012.
- Павлова, Вера et Анатолий Рабинович, « Давайте все вместе », 04/06/2013.
- Сарашевская, Елена, « Пусть живет идиш », 22/10/2010.
- « Валерий Гуревич : 'Идиш – это связь поколений' », 30/10/2020.
- Сарашевская, Елена, « Берегите идиш », 04/10/2017.